

MONTEVIDEO	CAMPAGNE
Un mois, \$ 1.00 or 1.20 or	
Trois, \$ 3.00 or 3.50 or	
Six, \$ 5.50 or 7.00 or	
Un an, \$ 10.00 or 13.50 or	
Numéro du jour, \$ 0.06	
ancien, \$ 0.10	

Les abonnements partiront des 1er au 15 de chaque mois

UNE TACHE DIFFICILE

C'est partout un métier difficile que celui de ministre des Finances.

Il l'était déjà, en France, au temps du malheureux Fouquet de Belle-Ile et du grand Colbert; il l'est plus encore aujourd'hui pour M. Poincaré et pour les téméraires qui l'ont chargé d'un œil d'envie son volumineux portefeuille.

La tâche n'est pas moins rude ici pour M. Vidiella, bien qu'il soit permis de se la figurer un peu moins compliquée.

Chargé de tondre le mouton contribuable sans le faire bêler trop fort, pour subvenir aux besoins trop réels de l'Etat et aux nécessités faciles que savent lui créer les gouvernants et leurs créatures, le plus fort des hommes ne fait souvent qu'un médiocre ministre des finances; et épuisé là en peu de temps toute son ingéniosité d'esprit, toute sa fertilité d'imagination.

Ce que nous en disons n'est pas précisément pour M. Vidiella, à qui on ne saurait sérieusement reprocher jusqu'ici de s'être mis en quatre pour nous donner la solution de quelques-uns des épineux problèmes qui entrecroissent les portes de son cabinet, et de qui l'on ne peut d'ailleurs affirmer qu'il a donné la mesure de son génie en nous gratifiant, au début de l'année nouvelle, des bons de Trésorerie si fort loués par la presse officieuse qu'il est douteux que personne autre soit fort pressé de s'en porter garant.

Soyons justes pourtant, et reconnaissons que si le sort habituel des élucubrations financières des ministres est de mécontenter à peu près tout le monde, la faute n'en est pas exclusivement à leur maladresse, ni à leur ignorance. Leurs conceptions pécheraient plutôt par trop de subtilité et de science—nous parlons en général.

Croyez-vous, par exemple, que le projet de M. Poincaré, plus haut nommé, sur les boissons—c'est peut-être le vingt-cinquième depuis dix ans—n'ait été pour une science enviable et une ingéniosité hors pair? Et la taxation des revenus industriels et commerciaux qu'il propose de substituer aux patentes, considérée désormais comme ayant fait leur temps, ne pensez-vous pas qu'en dépit des anathèmes dont la couvrent, l'une après l'autre, toutes les Chambres de commerce de France, elle n'est pas le fruit des méditations sérieuses d'un esprit extrêmement aigu? Nous pouvons en dire autant de l'idée de remplacer, par une taxe sur le revenu réel de la terre, le vieux impôt cadastral aujourd'hui si décrié.

Par malheur, c'est à force d'ingéniosité et de subtilité qu'on accouche de toutes ces nouveautés, dont le plus clair résultat est d'alarmer tous les intérêts, et on perd de vue cette vérité déjà présentée par Turgot que quand on veut réformer l'impôt il ne faut pas oublier qu'il est d'autant moins lourd qu'il est plus vieux, les épaules du contribuable étant déjà habituées à le porter.

Il est bon sans doute qu'un ministre des finances ait de la dextérité et de l'imagination, mais un grain de bon sens, une molécule de sens pratique valent pour lui et pour les autres infiniment davantage.

La pire des mésaventures pour les fonctionnaires de cet ordre est d'être enclins à chercher loin des droits sensés, dans des combinaisons de génie, la solution à des difficultés qui ne comportent pas de si héroïques remèdes.

Nul ne dira assurément que les bons du Trésor sur lesquels chevauche en ce moment triomphant l'imagination de M. Vidiella ne soient une fort ingénieuse chose.

Mais à quel leur servira leur ingéniosité si avant un mois tout le monde les repousse?

Et pourquoi cette dépense d'ingéniosité si l'on avait sous la main, pour remettre de l'ordre dans la comptabilité du Trésor et dans les relations des employés et pensionnaires de l'Etat avec ses caisses—but allégué—des moyens infiniment plus simples mais beaucoup plus sûrs et beaucoup plus adéquats?

M. Vidiella peut-il ignorer qu'une réduction dans le personnel des employés qui encombre les bureaux de l'Etat sans y rendre aucun service, une atténuation des soldes qui dépassent de beaucoup la valeur des services rendus, une élimination des parasites, un frein aux gaspillages, auraient contribué plus sûrement que ses bons de Trésorerie à normaliser la situation?

Il est vrai qu'il n'eût pas échappé pour cela à toute critique, et que les victimes peu intéressantes de sa férocité auraient rempli les airs de leurs clamours. Mais est-il donc si sensible aux cris de cette volaille et si insensible aux protestations moins bruyantes mais plus justifiées des classes laborieuses?

En quoi Monsieur Vidiella, dont nous avons salué l'avènement avec joie parce qu'il nous plaisait de lui voir mettre sa probité et son expérience au service de son pays, ne s'est pas montré jusqu'ici aussi ingénieux et aussi prompt qu'on pouvait l'espérer de lui, c'est en ce qui concerne la liquidation toujours promise et toujours ajournée de l'ex-banque nationale.

N'est-il pas aussi extraordinaire que, douloureux de voir un homme de sa valeur se résigner à attendre de quelque hasard providentiel la fin du scandale des dépôts judiciaires qui

restent impayés, si inique que soit ce retard, si ignominieux qu'il doive lui paraître à lui-même!

N'est-il pas incompréhensible qu'il tolère que les liquidateurs ne servent qu'à diminuer l'actif liquide de cette pitoyable déconfiture?

Les plus indulgents, les plus enclins à bien penser des talents et des intentions du ministre sont obligés d'avouer que si les finances de l'Etat eussent été confiées à n'importe quel fantoche de la fameuse collectivité, les résultats du neuf mois d'administration n'auraient pas été pires et pouvaient être meilleurs.

Nous avions mieux auguré et nous voulons mieux espérer encore de M. Vidiella.

Si difficile que soit la tâche, il est de ceux qui doivent savoir en renverser les obstacles et en sortir dignes de l'estime publique et de la gratitude de leurs concitoyens.

NOTRE MARINE MARCHANDE

LE DÉCRET SUR LES CAPITAINES MARCHANDS.—DECLIN ET EFFORTS DE RELÈVEMENT.—CE QUE NOUS PAVONS À L'ÉTRANGER.—NOS RELATIONS AVEC NOS COLONIES.—UN PÉRIODE NATIONAL.—LES PRIMES, LA CHERTE DE LA CONSTRUCTION.—APPEL À L'INITIATIVE PRIVÉE.

Le «Journal officiel» vient de publier le rapport adressé au président de la République par le ministre de la marine, puis un avis de la commission pour la réforme de l'enseignement professionnel des capitaines de la marine marchande et, à la suite de ces documents, un décret dont nous avons relaté les principales dispositions, décret qui institue le titre de capitaine de la marine marchande de 1^{re} ou de 2^e classe et établit le programme des examens pour l'obtention de ces titres. En outre, il institue un diplôme d'élève de la marine marchande. Ce décret détermine, enfin, quelles prérogatives seront réservées aux possesseurs de ces titres.

C'est à la suite d'un rapport établi par M. Félix Faure, alors président de la commission pour l'enseignement professionnel des capitaines de la marine marchande, que l'on s'est occupé des mesures à prendre pour relever le niveau de ces études spéciales et chercher à rendre à notre marine de commerce le rang qu'elle doit occuper parmi les autres puissances maritimes.

Depuis longtemps, en effet, on ne fait que répéter que notre marine de commerce décline chaque jour; que notre flotte marchande est absolument insuffisante pour assurer le trafic d'exportation et d'importation qui se fait à nos frontières maritimes et pour lequel nous sommes tributaires des marines marchandes étrangères. D'après la dernière statistique, relevée en 1891, la France n'occupe que le troisième rang parmi les puissances maritimes pour le tonnage des navires à vapeur, et seulement le huitième pour les bâtiments à voile.

Un certain nombre d'armateurs, d'exportateurs et de négociants se sont réunis il y a quelques jours, afin d'examiner la situation de notre marine marchande et de chercher les moyens possibles de son relèvement. L'un d'eux a été interviewé par un de nos confrères. Après avoir constaté que les deux tiers des importations et des exportations de notre pays se font sous pavillon étranger, il a répondu:

«Non seulement nous payons aux étrangers les marchandises que nous leur achetons, mais encore nous leur vendons, pour ces marchandises que nous pourrions aller chercher nous-mêmes, si nous avions des vaisseaux en nombre suffisant, des sommes énormes qui sont perdues, pour nous. Pour les exportations la situation est encore plus douloureuse. Ce sont des navires étrangers, anglais, allemands ou autres qui sont chargés de porter nos marchandises dans les trois quarts de nos colonies.

C'est sous le pavillon rouge que la plupart de nos colons vont arriver des marchandises françaises qu'ils ont commandées et achetées dans notre pays. Quant aux navires français, ils en voient par-ci par-là un ou deux sur cinquante étrangers. De tous les pays, nos colons nous signalent le déplorable effet de cette absence de notre pavillon dans les pays étrangers.

«Qu'arrive-t-il, le plus souvent? Un bâtiment anglais apporte dans un pays d'outremer des marchandises qu'il a été obligé d'aller chercher en France. Le capitaine fera tout son possible pour décider ses correspondants à acheter en Angleterre, afin de s'éviter une escale, de favoriser ses nationaux et aussi afin de tirer lui-même profit d'un trafic sur lequel il pourra avoir une certaine commission. Cela lui sera d'autant plus facile qu'il a ses feuilles de chargement, qu'il sait les marchandises que prend chaque commerçant, le prix qu'il les paye, etc. Il a en mains tous les éléments pour supplanter facilement le négociant français qui exporte par son entremise.

«Et l'on s'étonne de voir diminuer les chiffres de notre exportation!

«Autre chose; et là c'est un point de vue encore plus grave: Notre infériorité maritime constitue un véritable péril national, nos navires sont insuffisants à nous assurer l'importation des produits nécessaires à l'alimentation de la France, que nous devons aller chercher à l'étranger. En temps de guerre, par leur seule abstention, les navires de commerce qui suppléent à notre insuffisance, peuvent nous réduire à l'impasse.

«Au double point de vue du développement de notre commerce et de la défense nationale, il y a là un véritable péril qui ne fait que croître constamment.

«Notre confrère est ensuite allé se renseigner au ministère de la marine, et le fonctionnaire qui l'a reçu lui a fait le compte des primes accordées par l'Etat à la marine marchande.

«Nous consacrons par an, a-t-il dit, fonctionnaire, 10 millions et demi à ces encouragements, et, pourtant, vous voyez le rang que notre marine de commerce occupe parmi les autres puissances maritimes.

«A quel tient cette infériorité? D'abord,

peut-être, au manque de solidarité entre nos armateurs. Ils ne veulent pas s'associer, par crainte que leur union ne profite qu'aux plus gros d'entre eux; au détriment des autres; puis au caractère de nos capitaines au long cours. Un capitaine de navire de commerce se contente simplement d'amener son navire à bon port. Là, il fait débarquer ses marchandises et ne s'occupe plus de rien. Un Anglais s'occuperait de la partie commerciale de sa tâche, il chercherait à se mettre en rapport avec les commerçants et les armateurs, de manière à trouver un chargement nouveau.

«Nos navires sont marins, mais non pas commerçants; quelques-uns ignorent l'anglais, ce qui est une réelle cause d'infériorité, alors qu'avec cette langue on peut se faire comprendre sur tous les points du globe.

«Ajoutez à cela que nous n'avons pas, à proprement parler, d'écoles de capitaines au long cours, comme il en existe à peu près dans tous les pays dont la puissance maritime l'emporte sur la nôtre.

«Par le nombre même de nos navires, il est à remarquer que nos constructeurs sont bien plus chers que les constructeurs étrangers.

Nous n'avons pas ce qui fonctionne en Angleterre, la vente des navires d'occasion.

«Toutes ces causes diminuent d'autant le développement de notre marine marchande. Assurément, il y a là un véritable danger; mais, à vrai dire, c'est à l'initiative privée à y remédier. L'Etat fait, sur ce chapitre, d'assez larges sacrifices; il faut que nous soyons aidés par les principaux intéressés. En cette matière, ce sont surtout les efforts individuels qui ont quelque chance d'aboutir à un résultat rapide.»

LES POLONAIS

Le règne du nouveau tsar commence par des mesures généreuses, dignes d'un souverain jeune, qui ne se veut appuyer que sur l'affection de son peuple. Ainsi, parmi ses actes de clémence, vient-il de proclamer un ukase équivalant à l'amnistie complète à l'égard des anciens insurgés de la Pologne, en 1863, jusqu'à présent soumis, alors même qu'ils avaient été graciés des peines jadis prononcées contre eux, à une surveillance particulière.

Cette amnistie causera, en France, une impression heureuse. Nos vives sympathies pour la Russie ne nous ont pas fait oublier que les Polonais furent nos anciens clients; que, naguère, ils avaient mis leur confiance en nous; que nous avions aussi des devoirs vis-à-vis de ces exilés. Quand ils furent vaincus, à la suite de la formidable insurrection de 1862, forcés en héros, ils se tournèrent vers nous comme vers la nation hospitalière entre toutes.

La France, le gouvernement de Napoléon III ne leur avait-il pas imprudemment, pendant quelque temps, fait espérer une assistance effective?—Le regret cordialement, elle accorda même aux réfugiés des pensions de secours qui sont encore inscrites au budget, ne le grévait pas beaucoup; aujourd'hui, car ils sont à peine une centaine, à présent, ces pensionnés. Leur doyen était récemment encore, —je ne sais plus si il vit toujours—M. Théodore Wyolé, l'ancien aide de camp du dictateur Langiewicz.

Nos amitiés nouvelles; si sincères qu'elles soient, peuvent-elles en notre loyale pays, nous faire repousser nos amitiés anciennes? Mes souvenirs d'enfance me rappellent les querelles, les représentations, les soirées organisées pour venir en aide aux Polonais bannis, à qui nous offrons un foyer.

Par un hasard vraiment très curieux, la nouvelle de la mesure de clémence du tsar Nicolas II arrive à Paris au moment même où les Polonais de l'émigration se réunissent, tous les ans, en un banquet fraternel, qui était toujours pour eux un banquet de deuil où ils évoquaient le souvenir des luites partagées en commun. Forcément réagissant depuis longtemps, les Polonais, libres maintenant de revoir leur ancienne patrie, auront cette fois, éprouvé un sentiment de gratitude pour leur nouveau souverain.

Les Polonais! Je sais bien que le sujet dont je parle n'est plus guère de mode et que la légende de ces anciens s'est, chez nous, peu à peu éteinte. Victimes de leur patriotisme, ils ont peut-être aussi victimes, dans l'opinion actuelle, des nuances sentimentales qui les ridiculisent un peu.

Mais autrefois, notre pays a honoré par cette pitié qu'il témoignait à l'égard de ceux qui connaissent le pire des malheurs, celui de n'avoir plus de patrie; et cet honneur, quoique les circonstances soient changées, pourquoi le répudierions nous?

Au reste, ce sont déjà de vieux souvenirs que ceux-là. L'apaisement s'est fait dans les esprits. Peu à peu, les mesures exceptionnelles prises par le gouvernement russe contre la Pologne avaient cessé; bien des réconciliations avaient eu lieu aussi entre ennemis qui semblaient irréconciliables. Le temps modifie tout. On peut, présentement, songer, sans risques de révéler d'âpres irritations, à ces luites qui trouvaient en France tant d'échos. Le tsar a voulu effacer les dernières traces de ces luites.

L'histoire est s'éclaircie aussi. Du point de vue où nous sommes, maintenant, nous embrassons mieux les choses.

La main néfaste de M. de Bismarck se trouve aussi dans ces affaires de Pologne. Il est prouvé, désormais, que M. de Bismarck, alors ministre des affaires étrangères du Prusse, qui cherchait à pêcher en eau trouble, encourageait secrètement l'insurrection, tout en donnant au tsar Alexandre II le conseil d'agir contre elle avec la dernière rigueur. La lutte engagée lui semblait offrir une occasion de recruter les frontières de la Prusse; il comptait que les Polonais s'adresseraient à lui, après leur défaite inévitable, pour obtenir de multiples conditions de la Russie. Il joua là un double jeu, abominable. Un Polonais, M. Julian Klasko, a dans un livre devenu très rare, donné des preuves irréfutables de cette action de M. de Bismarck dans le soulèvement polonais. Il fut, lui, leur pire ennemi.

Les Polonais, à qui ne manqua jamais le courage, ne furent pas aussi égarés, comme il l'aurait fallu, dans le sacrifice. Ce malheureux peuple a dû sa chute définitive à ses divisions. Ce furent ces divisions, si l'on veut dire, impartial, qui, plus que tout, le privèrent de sa nationalité.

Je reviens, en écrivant ceci, cette pauvre ville de Varsovie, où j'ai, naguère, passé quelques

jours, triste et coquette encore, en dépit des colonnes élevées sur des places qui ne rappellent que des combats... Avant d'y arriver, ce ne sont que des landes sauvages, des plaines nues où se dressent, tout à coup, d'immenses croix penchées par le vent, comme si la route tout entière n'était qu'un immense cimetières... Il faut bien le dire, pourtant, Varsovie serait peut-être en ruines, aujourd'hui, sans les Russes, en ruines comme le palais de son roi Auguste où l'herbe pousse au milieu des colonnes de marbre renversées.

Beaucoup de Polonais qui, après 1863, vinrent chercher un asile à Paris ne voulant pas désespérer et comptant opiniâtrement sur l'avenir pour réparer les cruautés du sort à leur égard, sont morts avec leurs illusions. A peine en sûreté, ils avaient déjà chanté les luites futures: «O terre, s'écriait l'un d'eux, terre natale il n'y a pas de fleuve Lethé pour l'oublier! L'Espérance possible que nous ne revoyons les payages aimés, les allées des tilleuls, les maisonnettes, toutes les réminiscences aimées au cours de notre vie!»

D'autres se mêlèrent à notre vie, eurent même des fonctions publiques chez nous, donnèrent quelque éclat à leur nom. Abandonnant peu à peu leurs espérances, ils restaient unis dans la pitié envers leurs morts.

En mal, on peut les revoir encore, les survivants de l'insurrection polonaise, ceux qui commandaient, en leur jeunesse, aux terribles «faucheurs», au cimetière de Montmorency, où ils viennent en pèlerinage sur la tombe des trois hommes qui incarnèrent la plus puissamment l'idée de nationalité, des grands aïeux de 1831.

La réposent fraternellement, à côté l'un de l'autre, le général Kmaziewicz, qui fut d'abord un des plus fidèles combattants étrangers dans les armées françaises; puis l'homme d'Etat et l'historien Meicowicz, dont le nom est associé à tous les drames de la Pologne, et le poète Adam Mickiewicz qui, jusqu'à la fin, crut à l'imprévisible vitalité de son pays: «I fut, a dit le lui M. Charles Edmond, polonais d'origine lui-même, il fut comme un vase où seraient venus se réunir tous les sentiments, toutes les idées de sa patrie, pour qu'il les épurât, leur communiquât le parfum de son élévation, et les répandît ensuite par le monde.»

Pour les Polonais, le nom de Mickiewicz est le nom sacré entre tous.

On peut dire, à ce sujet, une anecdote caractéristique. A l'un de ces pèlerinages au cimetière de Montmorency, un curieux s'approcha d'une femme en deuil:

—Excusez-moi, madame, fit-il, mais puis-je vous demander qui on enterre aujourd'hui?

La femme s'arrêta, comme si elle se réveillait d'une profonde méditation.

—Qui on enterre? répondit-elle avec exaltation. Personnel. On fait un pèlerinage à la mémoire de Lazare, et on vient voir si l'heure de la résurrection n'a pas encore sonné!

Le badaud fut quelque temps avant de comprendre le sens de ces paroles symboliques.

Ce n'est pas l'heure de la résurrection qui a sonné, et j'ai dit comment les dissensions des Polonais empêchèrent, jadis, malgré leur vaillance qu'ils vint, quand cela était encore possible. Mais c'est celle de l'apaisement, du oubli, parmi, sans qu'on en eût à leur dignité, des heures sombres, de la réconciliation offerte par un souverain généreux. La Russie augmenta les sentiments d'affection que nous avons pour elle quand elle se montre ployable et clément pour ceux de ses fils que, jadis, nous avons légitimement aimés dans leurs doulours.

PAUL GINISTY.

Madame de Maintenon

ET UNE LETTRE D'ALEXANDRE DUMAS

M. Alexandre Dumas écrit beaucoup de lettres depuis quelque temps. Il nous a dit qu'il ajoutait que nous ne nous en plaignions pas. Quel que soit le sujet traité, on peut s'attendre à un vrai régal littéraire. Parmi ces lettres, il en est une que nous jugeons de tout point remarquable par la finesse, l'ingéniosité des vues, la verve railleuse et l'indépendance de jugement. M. Camille Scé, conseiller d'Etat, ancien député de la Seine, avait demandé, à propos de son livre récent—«Mme de Maintenon et l'Université»—l'opinion de quelques éminentes personnalités de notre temps sur la veuve Scarron, parmi lesquelles M. Alexandre Dumas. Celui-ci lui a aussitôt adressé la lettre dont nous parlons et dont il faudrait pouvoir tout citer. Voici le portrait qu'il y fait de Mme de Maintenon:

Mon cher confrère,

Vous me demandez ce que je pense de Mme de Maintenon? Vous tombez bien; j'ai des idées très arrêtées sur cette gaillardie-là. Il y a, actuellement, je le sais, un courant, et très vilain, même parmi des esprits distingués, qui mène à la glorification, tout égoïste, de la beatification de la grande marquise.

Elle a, en effet, tant contribué au triomphe violent du catholicisme en France qu'elle l'Eglise lui doit bien au moins de la déclarer vénérable. Je connais aussi les efforts que certains font pour la disculper d'avoir pris part à la révocation de l'édit de Nantes, malgré les preuves qu'on en trouve dans ses propres lettres.

La vérité est que elle y a poussé tant qu'elle a pu avec le fanatisme d'une convertie, doublé de la reconnaissance servile d'une parvenue envers les prêtres qui l'avaient aidée à parvenir. Quand une femme parle d'ouï est partie celle-là a trouvé moyen de se faire épouser par le roi Louis XIV, qu'elle assista à tous les conseils des ministres et même aux garde-robottes du royal époux, on ne saurait admettre que d'est pour son seul agrément et que, elle se tient la bouche close et le nez bouché, elle n'en a pas moins l'oreille ouverte tout ce qu'elle dit et l'esprit en arrêt sur tout ce qui doit se faire.

«Elle ne prenait jamais la parole pendant ces séances, disait ses apologistes: Elle était bien trop fine pour cela.

La nuit porte conseil et les femmes, qui ont les nuits pour elles, laissent aux hommes, les discussions du jour. Du reste, elle était toujours au mieux avec les ministres sous peine de châtiment pour eux, et quand elle voulait qu'on lui demandât son avis, elle se le faisait demander plusieurs fois comme dans l'affaire du testament du roi d'Espagne, et elle le donnait avec la plus grande modestie. Ce qui prouverait,

s'il était besoin de le prouver, qu'elle a non seulement encouragé, mais inspiré cette seconde Saint-Barthélemy, c'est qu'elle n'a rien fait pour l'empêcher, ce qui eût cependant été de charité élémentaire chez cette ex-protestante.

Elle n'a même pas intercedé pour quelques-uns de ses anciens coreligionnaires, elle n'en a même pas sauvé un, sinon dans sa propre chambre, comme la reine Margot l'avait fait, puisque le persécuteur était toujours là, du moins dans la chambre jaune que lui avait prêtée Ninon pour recevoir Villars, et dans la maison que Montchevreuil mettait à sa disposition pour le même office. En revanche, si l'on ne retrouve pas en elle trace de la moindre pitié, on trouve dans ses lettres des traces nombreuses des spéculations qu'elle faisait sur les propriétés que les hérétiques étaient forcés de vendre au plus tôt.

Ah! la malheureuse coquille, froide, impassible, implacable, ayant un balancier à la place du cœur. C'est une des plus néfastes, c'est la plus néfaste, parmi celles qui ont exploité les âmes royales. A côté d'elle, les «Diano», les «Gabrielle», les Pompadour et même les Barry apparaissent comme d'innocents Chloés s'ébattant en jeux de petits enfants. Au point de vue économique, politique, social et moral, elle a plus fait pour l'abaissement et la ruine de la France que toutes nos défaites extérieures.

Mais elle écrivait bien, par quoi elle commençait de prendre le roi, et nous faisons bon marché du reste de France quand il y a de la littérature.

Et puis cette attitude digne, cette robe sévère, cette coiffe de dentelle noire qui tient de la mitre et de la tiare avec lesquelles elle a posé pour la postérité ont fini par donner le change aux générations nouvelles, toujours séduites par le pittoresque et disposées à absoudre les fautes et même les crimes dont elles ne souffrent plus. Il en résulte que cette courtoise qui a bien mené sa barque n'a plus, pour nombre de gens, l'aspect d'une bonne dame de compagnie, moitié laïque, moitié religieuse, tenant de la directrice supérieure quand elle est à Saint-Cyr, et de la sœur de charité quand elle est à Versailles. Elle finit par faire croire qu'elle a été d'universelle abbesse.

M. Alexandre Dumas lui reconnaît pourtant une grande qualité, celle d'avoir été une intrigante du premier ordre. «C'est un personnage, dit-il, avec une cruelle ironie, qui méritait toutes les défiances de ceux qui ont le sens de l'esthétique et l'amour de l'art et qui admirait les choses bien faites, en quelque genre que ce soit, sans tenir compte des conséquences.» Et on terminant, il estime que si l'on veut apprendre aux jeunes filles pauvres de nos lycées à exploiter les femmes, on n'a qu'à leur donner un exemple la vie de cette «antichambre solennelle». C'est, comme on voit, un déshabillage complet de l'austérité marquée de Maintenon, et on dirait, en vérité, qu'Alexandre Dumas a retrouvé, pour écrire la page que l'on vient de lire, la plume vigoureuse, colorée et l'emporte-pièce de Saint-Simon.

LES PETITS OISEAUX

Avez-vous remarqué l'innombrable quantité d'animaux malfaisants qui attaquent cette année les fruits et les récoltes? Dans les jardins les vers blancs et gris dévorent les racines pendant que chenilles et limaces ravagent les feuilles et les fleurs. A peine mûres, les abricots, les pêches, les poires sont entamées par les insectes, à la suite desquels arrive promptement la pourriture, favorisée par l'humidité persistante. Dans les champs, dans les bois, dans les vignes, le mal n'est pas moindre. Pas un journal agricole qui ne signale dans chaque numéro l'apparition de quel ennemi des cultures.

Dans le Nord, ce sont des chenilles, qui, en bataillons serrés, ont dévasté au printemps les prairies, laissant le terrain derrière elles absolument dénué; puis les sylphes qui ont compromis les semis de betteraves. En Vendée, c'est la cécydomie, qui a détruit les récoltes de blé. Ailleurs, les sauterelles ont envahi les plantations. Les taupins, les cloportes, les oisillons ont causé de sérieux dommages aux céréales. On n'a jamais vu les folioles en aussi grand nombre et tous les arbres fruitiers ont à souffrir, en outre, des chimalobies, des pyrales, des anthomomes.

Les arbres des forêts eux-mêmes sont menacés, et le gouvernement s'est justement ému des dégâts causés par le lasyocampa dans les bois de pins. Je ne cite que les noms de ceux qui ont fait plus spécialement parler d'eux, dans ces derniers temps, mais cette énumération n'exclut pas les autres ennemis de la culture: ils sont aussi nombreux.

Pourquoi, au lieu de gémir devant les fléaux qui les accablent, sans essayer de les conjurer, les habitants des campagnes ne s'efforcent-ils pas de combattre leurs adversaires et de protéger de précieux auxiliaires qu'ils méconnaissent? C'est d'abord à cause de l'insouciance que j'ai vue, parler. Il est à remarquer qu'on offre, plus le nombre des insectes s'accroît, plus celui des petits oiseaux diminue. Des régions entières ont aujourd'hui été dépeuplées.

Je ne rétorque pas, après tant d'autres, l'énormité des espèces utiles et des espèces nuisibles. Les dernières sont bien connues de tout le monde et elles ne forment que l'exception. Presque tous les oiseaux, nous le savons, sont les auxiliaires de la guerre la plus acharnée, ont leur utilité. Même celui qui de temps à autre, becotte un fruit ou dérobe un grain de blé, a droit à notre protection, parce que presque toujours il s'agit de la destruction plus ou moins de grains qu'il n'en pourrait manger, en dévorant les insectes qui les gâtent.

Certes, nous n'en sommes plus au temps où un prélat déclarait l'hirondelle animal nuisible, et les préjugés stupides qui s'attachaient à certains rapaces nocturnes tendent, chaque jour à disparaître. Dans toutes les écoles primaires, on apprend aux enfants à épargner les petits oiseaux.

Sur les indications du professeur d'agriculture, dans chaque département, il est intervenu de nouveaux arrêtés pour prohiber la destruction des espèces utiles. Les maires et les gardes champêtres sont chargés de faire exécuter ces règlements, et les parents ou les maîtres rendus responsables des infractions commises par les enfants dont ils ont la garde.

Malheureusement l'administration ferme les yeux, et plus que jamais l'on déniche, au printemps, les couvées, et l'on achève en hiver les survivants en les attirant dans des pièges.

CARNE LIQUIDA

(VIA DE LIQUIDE)

Extracto Liquido

EPICENO Y PEPTONIZADO

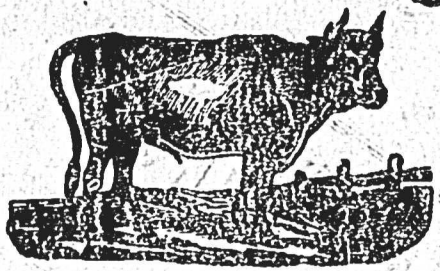
DEL

DOCTOR VALDEZ GARCIA

FABRICADO

EN MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUR)

Calle URUGUAY N.º 175



EN VENTA

EN LAS MEJORES FARMACIAS

AGENTES GENERALES EN EL EXTRANJERO
G. Ortuño, Cangallo 1060, Buenos Aires,
E. Ayala, P. O. Box 3120, New York,
Gregorio Ortuño, Piazza Campello, 8
Genova.
J. Michel, Y. Elisabeth, Vesinet-Paris.
Vicente Ferrer y Ca., Barcelona.
Gimay y Ca., Lillores.

Medalla de oro Paris 1889--Medalla de oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado.

El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharada equivale a una costilla de vaca.

Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos.

La alimentación de los enfermos asegurada por grave que sea su estado y sin fatigar su estómago.

HOTEL DE PROVENCE

TENU PAR

Auguste Gebelin

GRANDES COMMODITÉS POUR VOYAGEURS
On prend des pensionnaires à prix très mo-
dérés.

Nourriture et logement à 1 piastre 20 par
jour.

Salons pour familles--On porte à domi-
cile.

A côté du Palais du gouvernement, à portée
de tous les tramways, près du Théâtre Royal.

Ciudadela 148 150, 152 BT 154

LA REVOLUCION ECONOMICA

SASTRERIA

EGIDIO INTROZZI

La maison vient de recevoir un grand assorti-
ment de draps bien choisis pour la saison d'é-
té. Elle confectionne des costumes, sur mesure
depuis le prix de 12, 14, 15, 16 et 18 piastres
chaque costume complet.

238--CALLE RINCON--240

(Entre Juncal et Cerro)

MONTEVIDEO

Aviso al Público

AL PROGRESO DE PARIS

DE FRANCISCO VALENTE, A. NAVARRETTA, B. T.

Gran taller mecánico, y puli-
miento a vapor, casa única en el
país por la economía y la com-
petencia en los trabajos siguien-
tes:
Renovación de bronce de arte
antiguo y moderno, adornos
de sala, arañas de gas y de pla-
ta, camas de bronce, doradas,
plata, níquel, algalite, al calva-
nismo y otros sistemas de estu-
dio especial sobre bronce, meta-
les, composuras de lamparas,
de todas clases y sistemas, lona,
cristales, colocación y composu-
ras de campanillas eléctricas, se-
ñales de tránsito, níquel, bronce y
cristal sobre todos metales en los
colores diferentes, se retocan es-
tatuas de metal de terracota de-
jandolas como salen de la fabri-
ca. Especialidad para dorar ó pla-
ornamentos de iglesias.

Advertencia

Todo trabajo que reciba a la casa se firma el plazo de 3
meses para retirarlo, y pasado dicho tiempo no se aten-
dera reclamo alguno.

Casa Principal: 18 de Julio

n.º 464

Sucursal: Calle Colonia 101. Teléfono La

Cooperativa 453 y 580.

Marie Lopez

Domicilio rue MALDONADO 257

(achetense d'articles de mode). Est prió e

de pacer para affaira qui la concierne rue

San José 100b ou Sarandí 257. Maisons

de modes et nouveautés pour chapeaux

et capotes de dames et enfants. Confec-
tion et réparation, à la maison mero:

APARICION DE LA MODA

SAN JOSE 100B

J. S. Gontharet.

Restaurant du Panier Fleuri

237--JUNCAL--237

TENU PAR MME. GRACIANA INCHAURICITA

Dejeuner à prix fixe 4 réaux.

Diner 4 4

A la carte 6 centésimos [six sous]

je plat.

JULES MARY 114

LES ENFANTS MARTYRS

TROISIEME PARTIE

Au bord du crime

—Non, non, je n'ai pas à co rendez-

vous.

Et elle y va.

Elle se dit:

—Je voudrais apercevoir seulement Henri,

de loin, sans qu'il me voie... puis je revien-

drai...

Et elle l'aperçoit lentement, en effet, qui se

promène sur la berge déserte.

Mais lui l'a vue aussi.

Il remonte, traverse le pont, accourt, lui

prend le bras.

—Oh! Marie, que tu es bonne d'être venue!

Elle est surprise. Elle ne résiste plus. Du

reste, elle, ya où l'entraîne son cœur et le pre-

mier baiser du jeune homme la rend folle.

WILLIAM MEIKLE Y CA.

64--CERRO LARGO 64--MONTEVIDEO

Grandes depósitos de instrumentos

DE AGRICULTURA

SEGADORA ATADORA DE HORNSBY

La Trilladora y Motor Hornsby

INTRODUCTORES DE: Fierros de todas clases, para

herreros, carpinteros, etc. etc. como tambien

trantes y vigas de fierro para construcciones

Azuñes, Inodoros, tierra romana, etc.

Alambre para cercos, de acero y de fierro patente--Alambre galvanizado

para telégrafos--Estiradores y piques de fierro. Fierro galvanizado para techos, idem liso.

Zinc de todos los números.--Caballetes, tornillos, clavos y rosetas galvanizadas--Flejes de to-

das clases.--Hoja lata de todas clases y tamaños.--Ollas de tres pies, ollas y cacerolas estaña-

das.--Moldes sencillos, reforzados y remachados.--Loza piedra, abrada.--Porcelana, vidriera y

cristalería --Ceniza de soda.--Soda cáustica y variado surtido de artículos

Unicos agentes en el Uruguay de las máquinas y colas, industriales, etc. etc.

Hornsby y Sons de Grantham, Inglaterra.

Portland marca legítima COCODILO.

LOS POLVOS DE FISON para bañar las ovejas, dan

brillo y mejoran la lana, pueden ser usados en verano ó en

invierno.

AUX VITICULTEURS

Grévez vos vignes sur Rupestris ou Riparia seul moyen efficace contre le Phylloxera La ferme Giot à Colon-

possède 20 cadres de Plantes mères et une grande quantité de ces espèces les plus pures et les plus résistan-

tes au Phylloxera, et peut disposer d'un million (1.000.000) de plants pour la saison prochaine.

On peut visiter les plantations, et se rendre compte des avantages que l'on trouvera en achetant ici, des plantes

saines et fraîches, sans risque d'en perdre aucune, d'une pureté garantie, et à meilleur compte que celles d'Europe.

A 20 le mille pour les plants en racine.

A 12 le mille pour les sarments.

Mor: evideo, Novembre 9 1891.

Audap (Pierre).--Autchisky.

Beaupuy frères.--Bourdell (Pierre).--Barard

(André Alexandre).--Benavides (Victor).

Ccaini (Pierre).--Couté (Marie).--Cazassus

(Lucien Libe).--Cauissens (Poumarou J.)

Caumont (P.).

Dupuy (Girons).--Dugenne (Alexandre Eu-

gène).--Dautier (Emile Amédée).--Doat (Jean

Baptiste).

Escutery (Joseph).--Eidozintley Kichart

(Jean).--Eichebarno (P.).

Frère (Eugène).

Gasc (Jean François).

Heel (Felicienne Emile).--Haramburu.

Jacquet (Emile).

Kermes (François).

Lous (Laurent).--Lacave (Désiré Martin).--

Larry (Eugène).--Lamothe Mm. née Agallo

Pouilly.--Laffargue (P.lix).--Lacoste (Pierre).

Noël Mm. Noguero (André).

Oger (Gustave Ferdinand).

Palet (Charles).

Reday (Pierre).--Reginensi (Joseph Félix).

Rollin (Melanie).--Roussou (Aimée épouse

Ressignoi).--Rouillon (Auguste).

Saubiran (Mlle).--Santurio (Marcelino).

Taillade (Jean Baptiste).--Thouion (Josi-

phine).

A. B. Saint Chaffray,

Ministre de Franco.

Manuel R. Alonso

ESCRIBANO

PUBLICO

Calle 18 de Julio n.º 73 (altas).

VERMOUTH ANTI ANÉMICO

URUGUAYO

MARCA REGISTRADA

1892 1893

Del doctor Ochoa

COMPUSTO DE EXTRACTO DE CARNE, JUGO DE UVA

QUINA, CANELA, NARANJA Y VALERIANA--CON

PRIVILEGIO EXCLUSIVO DEL SUPERIOR GO-

BIERNO.

Es incomparable a la leche y coñac

laspues del baño y antes de cada comi-

da; sobre todo para las señoras y niños.

Una copa de las usuales para el Opor-

to contiene mas de sesenta gramos de

carne.

El prospecto que cada botella lleva, in-

dicad sus virtudes.

Se vende en los establecimientos bal-

nearios y principales farmacias. Depósi-

to general Llaguno Hermanos calle Rin-

con n.º 178 y Damarchi Parodi y Cia

Cerrito 271.

Le Docteur Baena

A transféré son cabinet de consultation à la

calle Saracá n.º 210 --Heures de 1 à 3 p.

P. S. N. C.

PACIFIC STEAM NAVIGATION COMPANY
Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio
de la Plata y el Pacifico

Salidas sujetas a modificacion

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

GALICIA

Capitan: A. J. COOPER.

Saldrá el 20 de Enero de 1895

Para Rio Janeiro, Lisboa,
VIGO

La Pallice, (La Rochelle Plymouth y
Liverpool).

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJES

PASAJES A VIGO EN 3ª CLASE \$ 30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros

Los vapores que salen de este puerto el 13 de Abril de 1895 y el 11 de

Mayo de 1895, irán directamente a Lisboa, Vigo, La Pallice, Plymouth y

Liverpool, sin tocar en el Brasil.

Durante la estacion de cuarentena para las procedencias del Brasil, la compañía

despachará mensualmente un vapor directamente desde Europa para el Rio de la

Plata.

La Compañia expide pasajes para:

Vigo,

Carril,

Coruña,

Ferrol.

Rivadeo,

Gijón,

Santander,

Bilbao.

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y

provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON SONS Y Ca. LIMITED

AGENTES EN

MONTEVIDEO Calle 25 de Mayo 214 k

Buenos Aires Reconquista 305

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San

Vicente C. V.

Banque Française--L. B. Supervielle

232--RUE 25 DE MAYO--234

AGENCE A BUENOS AIRES: RUE PIEDAD 309--311

La Banque émet des traites à terme, à vue et télégraphiques, sur toutes les places d'Europe,

Sur Buenos Ayres, Rosario, Rio de Janeiro, et ports du Brésil.

Service spécial par la poste sur tous les points de France, Italie,

et Espagne. Vente et achat de billets de Banque Argentine,

Brésilien, Français, Anglais et de la Banque Nationale.

LA BANQUE: Émet des lettres de crédit, achète et vend toute classe de fonds publics, titres o-

cédu es, etc., et les reçoit en dépôt pour l'encaissement des coupons et dividendes.

fait des avances sur tous les fonds cotés à la Bourse.

Service Télégraphique spécial

FIL DIRECT ENTRE

Montevideo et Buenos Aires

Achat et vente d'or et de titres

Palements et encaissements sur les deux pla-ces

Et toutes opérations de Banque

La Banque est ouverte les jours fériés de 9 h. a 11

du matin.

GRANDS VINS DE CHAMPAGNE

VICTOR TUOT & Cie

REIMS

Unicos representantes en las Repúblicas Oriental

y Argentina, A. Beduchaud é hijos, calle Ciudadela

esquina Paraná. Depósito para venta por Mayor y

Menor, PABLO BEISSO, calle Uruguay números

16 y 18.

—Oui, Monsieur.

—Bien.

Se tournant vers l'Infirmière, l'homme dit a

—Vous avez apporté de quel envelop

per?...

—Oui, oui; oh! il n'y a rien à craindre.

—Prenez-le.

Marie-Thérèse serre son petit plus fort.

Dépouillant qu'il était, son regard devint

farouche.

—Vous voulez le prendre? Où l'emporterez-

vous?

—Vous ne gagnez pas assez pour pouvoir le

nourrir... L'administration en aura soin.

Elle ne comprenait pas.

—L'administration? dit elle hébété.

—L'Assistance publique.

—Et mon enfant deviendra comme moi un

enfant assisté?

—Oui.

—Et il sera élevé loin de moi?

—Oui, ne vous en plaignez pas. Il n'aura

pas, de cette façon, les tristes exemples que

vous promettez de lui donner...

Elle se révolta.

—Je suis coupable, Monsieur, très coupable.

J'ai écouté des promesses mensongères, mais ce

n'est pas une raison pour me prendre mon en-

fant. Je suis vaillante, je suis forte. Tout le

monde vous dira, ici que je suis travailleuse

aussi. Je travaillerai double s'il le faut. Je ferai

des heures supplémentaires et je réussirai bien

à nourrir mon petit... Mais je ne veux pas

que vous me le preniez, ce n'est pas votre droit.

Cela serait sauvage... Car si vous me l'arra-

chez, je ne le reverrai pas avant de longues an-

nées... Et je ne saurai même pas ce que vous

aurez fait de lui,

—C'est bon, c'est bon, dit l'homme ennuyé,

finissons-en!

—Je ne veux pas, vous dis-je. Est ce qu'il

serait mieux auprès de vous qu'avec moi? qui

me prouve que vous le soignerez bien s'il tom-